

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Pourquoi ne vous occupez-vous que de modes riches? nous écrivait dernièrement une de nos lectrices. Cette question, disons-le tout de suite, n'est pas absolument fondée. Nous racontons ce que nous voyons et signalons la nouveauté, quelle qu'elle soit, aussitôt qu'elle paraît; ce n'est pas notre faute si la mode, dont nous avons à indiquer les tendances, est une grande dame qui ne sait pas compter! Et puis est-il besoin de faire observer à nos lectrices que la plupart des renseignements que nous leur donnons peuvent servir à deux fins? car nous partons toujours de ce principe que « qui peut le plus peut le moins ». Nous expliquerons notre pensée en citant une magnifique toilette dont on peut tirer trois degrés d'élégance.

Notons d'abord la coupe du modèle, qui est une des dernières créations de la mode. Le corps principal est une forme princesse, fermée devant, jusqu'au milieu seulement de sa longueur, par de petits boutons « lentille ». Les deux parties du devant s'écartent pour laisser à découvert un tablier supplémentaire, d'une autre étoffe, couvert de volants « froufrou ». Même disposition pour la traîne rapportée, sur laquelle s'ouvre le dos. Un volant froufrou, simulant un bas de jupon, orne les côtés et relie les deux groupes de volants. Quant à la robe proprement dite, ses bords sont garnis d'une frange qui retombe tout autour, encadrant le tablier et la traîne; cette garniture la rend tout à fait indépendante.

En principe, ce modèle est établi en velours et faille, avec franges laminées mélangées de perles iris et boutons également perlés. On obtient une élégance d'un ordre moins élevé en composant cette toilette en faille et taffetas, avec frange de soie à tête grillée. Enfin on peut encore employer des lainages, au lieu de soie et de velours, sans pour cela changer le caractère du costume.

Cet exemple doit suffire pour démontrer qu'étant donné le modèle le plus luxueux, rien n'empêche de l'approprier à une toilette d'ordre inférieur.

La peluche ne sert pas seulement à faire de jolis chapeaux;

elle est appliquée aussi, et non sans raison, à la toilette de haut parage. Ses reflets sont bien plus chatoyants que ceux du velours, et ses soies, qui s'ébouriffent au moindre frottement, lui donnent un charme très-particulier. Rien de superbe comme un manteau de cour en peluche blanche, aux bords brodés de guirlandes perlées, laissant voir le devant d'une robe de satin recouvert de gaze ou de dentelle et capitonné par des perles.

On établit aussi de délicieux costumes en peluche pour les bébés. Nous en avons vu notamment un modèle très-réussi en peluche d'un bleu d'azur, avec garniture de brandebourgs blancs et de bandes de chat russe (fourrure blanche).

Le succès de cette étoffe n'a d'égal que celui qu'obtient, cette année, la loutre, qu'on emploie pour de longs vêtements; ces modèles, il est vrai, sont aussi chers qu'ils sont élégants, et peu de femmes peuvent se permettre de les porter. En revanche, les bandes de loutre, ajoutées en guise de bordure à des costumes de velours, sont d'un usage plus répandu. Dans ce cas, le manchon et la toque de loutre sont des compléments indispensables. On orne cette coiffure, sur le côté, soit d'une tête d'oiseau, soit d'une aile posée en aigrette. Quelquefois l'ornement est pris dans le domaine de la bijouterie, et cette note dorée éclaire agréablement les sombres reflets de la fourrure.

Que la mode a donc parfois d'aimables atten-

tions! Il fait froid, très-froid, et voilà que, grâce à elle, on peut maintenant braver impunément la brise et les frimas. Nous voulons parler de ces coquets jupons de satin piqués, capitonnés, parfumés à l'iris et garnis de volants de dentelle, qui servent de vêtement de dessous. Qu'il fait bon sortir sous cette chaude protection! Tout le monde, à la vérité, ne peut pas se donner un abri aussi luxueux contre le froid; mais rien n'est plus facile que de remplacer le satin par une flanelle légère. On choisit l'étoffe de couleur bleue, rose ou rouge: c'est affaire de goût. Le vêtement doit être doublé de flanelle blanche



P. N° 400. — CHAPEAU DE VISITE DE NOCE OU DE THÉÂTRE.
Modèle de M^{me} A. Ségain (rue des Colonnes, 1).

ouatée, puis capitonné. Deux modèles suffisent pour la saison. C'est d'une LINGÈRE émérite que nous tenons ces précieuses indications.

Chez la même artiste nous avons vu une nouvelle création de *Matinée* qui sort absolument des types connus et dont l'aspect est on ne peut plus coquet. Ce modèle, en cachemire blanc très-souple, est de forme demi-ajustée derrière; le devant présente cette particularité que la partie de droite, beaucoup plus longue que l'autre, est terminée en pointe par un gland et se drapè à la façon arabe, c'est-à-dire que son extrémité est rejetée sur l'épaule opposée, le gland retombant derrière. Cette matinée n'a pas de garniture, ou bien on l'entoure de franges.

La LINGÈRE élégante a naturellement en horreur la lingerie des maisons de nouveautés et des maisons spéciales de second ordre. Les types qu'elle préconise lui sont particuliers et exclusifs; elle ne prend rien des idées d'autrui, et ce sont, au contraire, les siennes que l'on copie. Il va sans dire que tous nos renseignements sont puisés à ces sources du bon goût. Aujourd'hui, laissant de côté tous les grands cols dont on abuse un peu, les lingères établissent des cols rabattus, larges de dix centimètres; un plissé en linon, souple par conséquent, en entoure les bords et leur donne un charme tout particulier. La manche ou manchette est assortie.

Ici nous placerons une observation: c'est qu'il est ridicule de porter une manchette extérieure lorsque la manche de la robe n'est pas plate; la moindre garniture fait bossuer la manchette et le bas du bras en est tout déformé.

Nous signalerons encore de jolies parures *Marie-Amélie*, tirées des gravures de 1840 et modifiées selon le goût moderne. Le col, assez grand (dix centimètres environ), est en fin linon; ses bords sont ornés d'une guirlande de mignonnes broderies, qui suit une rivière de jours, et le tout est terminé par un volant de dentelle. La fantaisie, — qui ne perd jamais ses droits, — se met parfois de la partie, et le linon, au lieu d'être blanc, est de couleur bleue, rose, etc.; au gré des personnes; l'effet de ces parures est des plus heureux.

A Paris, ainsi que dans les grandes villes de province, lorsqu'un coiffeur arrive à une certaine célébrité, il se met à « faire le chapeau » (style de métier). Les maisons Félix, Leroy, de Bysterweld, d'autres encore, se sont acquis de cette façon une grande notoriété dans les modes. Le mari coiffeur, la femme modiste: rien de plus naturel. Pour rester dans cet ordre d'idées en nous occupant de la coiffure en général, nous signalerons aujourd'hui à nos lectrices le nouveau peigne à tête de fleurs; l'idée en est fort ingénieuse. On choisit une petite fleur (violette blanche, muguet, myosotis, rose pompon, genêt, etc.); on en forme une touffe aplatie qui prend la forme du peigne et recouvre en entier la partie supérieure, qu'elle dépasse gracieusement. C'est très-joli et facile à poser.

Les piquets de coiffures que l'on compose aujourd'hui sont d'une exquise légèreté, les tiges de fleurs par conséquent longues et flexibles. Voici quelques groupes à la mode: boutons de roses, réséda et feuilles de mimosa; touffes de bruyère, genêts, feuillage naturel; lilas blanc, roses demi-ouvertes, feuilles de fougère. Le choix du feuillage est d'une grande importance: c'est là le point délicat sur lequel s'appuie la mode actuelle; les feuilles de cresson, le buis et toute une série de feuillages naturels provenant de plantes grasses, voilà le genre en vogue.

Le chapeau de dentelle noire est toujours nouveau, toujours élégant et, de plus, convenable pour tous les âges, ce qui est à considérer. Nous n'en voulons pour preuve que le chapeau *Duchesse*, modèle nouveau et d'une élégance tout aristocratique. La passe diadème est une mousse de petites ruches de dentelle

basse, qui sied à ravir. Le fond, genre fanchon, est formé par une mantille de dentelle disposée en cascade et flot; elle tombe comme une barbe de chaque côté du visage, qu'elle encadre, et se noue négligemment sous le menton. On ajoute, à son gré, un piquet de fleurs ou de plumes par derrière, mais en petite proportion, parce qu'il faut bien se garder de nuire à l'effet de cette masse de dentelle, qui donne à cette coiffure son caractère particulier d'élégance.

Mary d'AUBERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. N° 400.

CHAPEAU DE VISITE, DE NOCE OU DE THÉÂTRE. — Feutre blanc, genre *Marie Stuart*. La passe s'avance en formant deux pointes au-dessus du front et, après avoir dessiné un angle rentrant, laisse à découvert les côtés de la tête. Ses bords sont ornés de perles blanches et le dessous est orné d'un bouillonné de peluche. Brides de ruban blanc pelucheux. Le fond du chapeau est brodé de perles blanches et entouré, pour ainsi dire, de plumes blanches formant plumet dans le haut.

G. N° 854.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume en drap bleu marine, pour petite fille de cinq à sept ans. — Ce costume, de coupe princesse, forme paletot; il est à plastron-gilet et double col rabattu. Le dos se termine à la taille par de petites basques rappelant la pointe. Une guipure blanche orne tous les bords du vêtement, y compris les cols, les basques, la poche et le parement des manches. La jupe est montée à gros plis creux sous les basques du paletot. Doubles boutons de nacre sur le plastron. — Chapeau rond en feutre gris argent; la passe crânement relevée d'un côté. Un ruban vert myrte et un velours assorti s'entre-croisent autour de la calotte. Plumes et coques de ruban vert de deux tons sur le côté du chapeau.

2. Paletot en drap façonné marron, pour petite fille de neuf à onze ans. — Ce vêtement, presque aussi long que la robe, est demi-ajusté. Large bande de velours au bas du dos et bande pareille aux poches; parement des poches et col rabattu également en velours. Des galons brochés bordent le paletot et encadrent le velours partout où il y en a. — Robe de faille noire, terminée par un volant. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours noir, emboitant bien la tête, garni de ruban rouge caroubier noué dessus et fixé par une boucle d'argent.

3 et 4. Robe anglaise (devant et dos) en drap gris, pour petite fille de trois à cinq ans. — Le devant est taillé de forme princesse et peu ajusté; il est orné, au milieu, de petits lacets noirs et de boutons pareils. Le dos forme basque et petit jupon monté à plis creux. La basque est garnie de lacets et de boutons comme le devant. Poche sur les côtés et manche plate, ornées de même. — Lingerie plate en toile.

5. Costume de popeline feutre pour jeune garçon de trois à cinq ans. — Vêtement de forme droite devant, garni de boutons de nacre verte, avec encadrement de galon serpentine bronze. Le bas du dos est découpé en trois pointes boutonnées sur le jupon plissé. Des galons rayent le dos dans toute sa longueur; même garniture aux poches, aux manches et sur les bords du col rabattu. — Lingerie festonnée et rachée.

G. N° 858.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume princesse en faille vert mousse pâle, avec longue traîne unie, en tissu broché de même ton et dessins de nuance corail, ajoutée au bas du buste derrière. — Le bas du devant de la robe est recouvert d'un tablier de gaze assortie; l'étoffe est disposée en deux larges bouillonnées, avec une tête coulissée qui remonte au milieu et sur les côtés. — Cuirasse en fillet de perles vertes, d'un ton plus foncé que le reste, entourée de franges également perlées. — Le haut du corsage est garni d'une modestie de crêpe lisse blanc, fermée derrière par un étroit ruban de satin blanc qui la serre sur les épaules. Petites manches composées de volants de crêpe lisse plissé. Des touffes de roses corail ornent l'épaule gauche; elles fixent une guirlande de boutons de plusieurs teintes

assorties et sans feuillage, laquelle coupe en biais le devant de la cuirasse et se termine sur le côté par un autre groupe de robes. Une traîne de mêmes fleurs orne le côté du tablier. La robe est lacée derrière et la cuirasse se ferme au même endroit par des boutons de perles.

2. Toilette habit en faille bleu lumière. — Robe de forme princesse devant et sur les côtés; le milieu du dos se détache en deux pans d'habit sur la traîne rajoutée. Il est lacé par des cordes de soie de même couleur que terminent des glands. — Tablier de gaze bleue, entouré d'une blonde anglaise blanche; le tout drapé et dissimulé sous les revers de l'habit. Ces revers, en faille et tout encadrés de blonde, sont garnis de petits boutons de couleur assortie, avec fausses boutonnières. Trois volants de gaze bleue, à tête coulissée, ornent la traîne rajoutée. Le haut du corsage, devant et derrière, est recouvert d'une modestie en gaze bleue coulissée; les manches sont formées d'un bouillon avec volant de même nature. Un volant de blonde ou de crêpe lisse plissé encadre les épaules, et des épaulettes en faille, ornées comme les revers, terminent le tout.

Description de la gravure colorée N° 1485 E.

COSTUMES DE TRAVESTISSEMENT POUR ENFANTS.

1. *Laitière*. — On peut exécuter ce costume en faille de deux tons de bleu, formant camaïen, ou en cachemire. — Petit tablier de foulard blanc, garni de dentelle. Corsage à manches très-courtes, garnies de dentelle. Fichu de tulle. Ruban de velours bleu au cou. Bonnet de forme « baigneuse Louis XV », en mousseline et dentelle, avec garniture de velours bleu. Bas rayés blanc et bleu.

2. *Pêcheur napolitain*. — Chemise de batiste ou foulard blanc, garnie d'entre-deux en guipure. Pantalon de toile ou foulard écru. Écharpe de tissu algérien à rayures et franges de diverses couleurs. Bonnet de pêcheur en laine rouge. Bas de laine rouge avec cothurnes jaunes. Long filet jeté sur l'épaule et fixé à la ceinture.

3. *Petit pâtissier*. — Gilet et culotte de soie à rayures groseille et noir, ou de laine rayée de même. Manches et tablier de faille blanche ou nansouk. Bas blancs rayés de groseille. Colletterie arrondie et bérêt blanc. Couteaux de cuisine passés dans le tablier.

4. *Méphisphélès*. — Costume de diabolin, en satin, faille ou cachemire rouge feu. Colletterie arrondie. Coiffure rouge avec plumes de coq sur le devant, simulant des cornes. Ceinturon de drap d'or et épée à garde dorée.

5. *Dame de cœur (ou as de cœur)*. — Jupe de satin ou faille cerise, brodée d'arabesques noires et garnie de cartes en satin blanc avec appliques de cœurs. Tunique de forme princesse, en faille vert d'eau, garnie de biais et de nœuds cerise. Ceinture de satin cerise, soutenant un cœur en bandoulière. Coiffure, collier et boucles d'oreille à cœurs émaillés.

6. *Paonne ou gardeuse de paons*. — Jupe de dessous en faille ou satin blanc, avec garniture de plumes de paon naturelles. Draperie de faille ou satin vert, traversée par une guirlande de plumes de paon, montées sur laiton. Corsage en satin de nuance vert or, soutaché de brun; devant de poitrine formant pièce et tour d'épaules en vraies plumes de paon. Chapeau de paille ou satin ciel brodé de rose, avec plumes de paon. Longue baguette terminée par une plume de paon.

Description de la figurine colorée L. N° 155.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

TOILETTE DE BAL. — Costume princesse en faille rose et crêpe de Chine blanc. — Tout le devant de la robe et les petits côtés du dos sont en faille rose; l'étoffe est drapée autour du buste et le bas du jupon est garni d'une bande de crêpe de Chine dentelée. Le dos, en crêpe de Chine, forme une longue traîne assez ample, soulevée en nombreuses draperies retenues dessous par des points invisibles. Une haute frange, à grille richement brodée, orne le bas de la traîne et remonte sur les côtés. Un tablier-écharpe en crêpe de Chine, garni de franges, recouvre une partie du devant de la robe; les draperies sont fixées au milieu ainsi que sur les côtés derrière où les deux garnitures se rejoignent. Un plissé de faille, s'échappant du devant du corsage et du dos, forme la colletterie Médicis; il est plus haut

derrière que devant. Une petite dentelle blanche borde l'entournure du bras, fermée par une rose blanche placée sur l'épaule. Guirlande de roses semblables au bas de la taille, dessinant un devant de cuirasse. Mêmes fleurs dans les cheveux. — Souliers de satin rose à barrettes, garnis de roses blanches. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} S. S... B..., A BORDEAUX.

L'offre faite par la maison de Plument est extrêmement avantageuse, et votre hésitation nous surprend. Nous pouvons affirmer que tous les objets qui composent la prime annoncée sont très-soignés et d'une coupe excellente, qui répond parfaitement aux exigences de la mode; enfin, les baleines du nouveau corset sont irréprochables. C'est sans aucune intention de faire de la réclame que nous vous donnons le conseil d'en essayer. — Nous pouvons vous fournir, aux conditions du tarif qui figure sur la deuxième page du journal, tel patron consu, en mousseline, que vous voudrez bien nous demander, pourvu que vous nous indiquiez des mesures exactement prises.

ÉCHOS DE PARTOUT

Parmi les curiosités que l'Exposition de 1878 doit offrir à la foule qui ne se pique point de science, le grand attrait du ministère de l'instruction publique sera vraisemblablement une collection de poupées historiques ayant près d'un mètre chacune et représentant les anciens costumes nationaux de nos provinces.

Indépendamment de leur valeur historique, ces poupées, exécutées dans chaque pays, présenteront un spécimen du savoir-faire des élèves formés dans les ateliers de couture organisés par notre enseignement primaire.

Deux officiers de la cour de Windsor sont surnommés « bâton d'or » et « bâton d'argent ». Voici pourquoi :

Quand fut découvert le complot de Rye-House, contre la vie de Charles II et de son frère le duc d'York, il fut décidé qu'un capitaine des *life-guards*, portant un bâton d'ébène à tête d'or, un jeune officier tenant un bâton à tête d'argent, et deux brigadiers ayant en main des baguettes à tête d'ivoire, resteraient, du matin au soir, à la portée de la voix du souverain.

Les brigadiers furent dispensés de ce service, dès les commencements du règne de Georges III. Mais, en toutes les occasions solennelles, un colonel et un lieutenant-colonel de la Household-Brigade sont dans la suite de la reine, portant l'un le bâton à tête d'or du temps de Charles II, l'autre le bâton à tête d'argent.

Un mariage d'une rare excentricité a été célébré, il y a quelque temps, à Moscou. La mariée, jeune fille d'une grande beauté et dont la fortune est considérable, a vingt-deux ans. Le marié, un mendiant, en a quatre-vingt-six.

La jeune fille ne pouvait jouir de sa fortune qu'en se mariant. D'autre part, ses tuteurs lui avaient choisi un mari qui lui était odieux. Dans cette situation, elle imagina de demander à un vieux mendiant, pour qui elle s'était montrée généreuse, d'accepter 300 roubles pour l'épouser et s'éloigner d'elle aussitôt après la cérémonie, sans jamais chercher à la revoir. Ces conditions acceptées, le mariage s'est accompli au milieu de la foule des mendiants de la ville, convoqués par le marié.

L. S.

COIFFURES, CHAPEAUX, DÉTAILS DE MODES. (G. 811, 813 et 851).

1. Chapeau de velours rayé noir à filets jaunes. — Le fond est mou, la passe relevée d'un côté et coulissée. La même étoffe, coupée en biais, forme bordure. Le côté est garni d'une touffe de plumes d'autruche natu-

formées de ces mêmes perles. Plissés de crêpe rehaussé de dentelle, le tout très-touffu, dans l'intérieur et sous le bavolet. Bouquet de bruyère et de genêts sur le côté, vers le sommet, noué



1. CHAPEAU DE VELOURS.

relles, séparées par une aigrette jaune. (Modèle de M^{me} Esther, rue Richelieu, 110.)

2. Nœud de coiffure, composé de ruban caroubier et de dentelle blanche.

3. Chapeau de feutre gris. — La passe, plus relevée d'un côté que de l'autre, est doublée de velours noir. Nœud de satin gris sur le devant de la calotte et plumes grises au sommet, s'envolant à droite et à gauche. (Modèle de M^{me} Esther.)

4. Toque de velours bleu, pour petit garçon de cinq ans, bordée d'une large bande d'astrakan gris. Des cordelières bleues ornent le devant de la toque; elles sont fixées par des macarons de même teinte avec glands pendants. (Modèle de la maison X. Bonnin, rue Lafayette, 45.)

5. Pouff de crêpe lisse blanc et plissé, entremêlé de dentelle noire et garni d'un piquet de fleurs. Ce groupe se compose d'une rose, de fleurs en jais, de feuilles de fougère et autres. Les plissés de crêpe lisse tombent en coquillant par derrière, avec la dentelle noire et des bouts de velours. (Modèle de M^{lle} C. Wandlaincourt, rue Notre-Dame-des-Victoires, 32.)

6. Chapeau de castor blanc, pour petite fille de quatre ans. Une draperie de velours pelucheux, blanc et bleu, entoure la calotte. La passe est relevée derrière où elle est garnie d'un chou de ruban bleu. Des plumes bleues et blanches s'entre-croisent par-dessus. (Modèle de la maison X. Bonnin.)



3. CHAPEAU DE FEUTRE GRIS.

7. Coiffure de dame âgée. — Ce modèle se

compose d'une mantille noire en blonde espagnole, drapée en pouff sur le sommet; elle est entremêlée de boutons d'or et de nœuds papillon en ruban lilas. La mantille retombe ensuite derrière, en couvrant les cheveux; elle est semée de boutons d'or. (Modèle de M^{lle} C. Wandlaincourt.)

par des rubans à double face vert et feu, paille et violet. Brides assorties et petit nœud derrière.

Capote de peluche bleu azur, à double passe; l'une des passes est relevée d'un côté et y reste maintenue par trois roses pâles sans feuillage. De petites mouches boules d'un bleu gris rosé, sorte de coquilles, forment comme un cordon sur les bords. Touffe de plumes de tons dégradés, bleu et rose, sur le sommet; la tige en est fixée par des motifs brodés de mouches.

Capote *Marie-Stuart* en peluche. — Ce modèle obtient, en ce moment, une recrudescence de succès. — La passe, qui forme une pointe assez avancée sur les cheveux, est bordée de grosses perles iris. Des plumes de ton loutre dégradé jusqu'au blanc sont disposées sur le sommet, de façon à retomber derrière; pouff-aigrette de plume blanche mélangée de perles iris. Flots de ruban étroit à double face, bleu pâle et loutre, tombant derrière; brides pareilles devant.

L'heure étant aux bals travestis et masqués, signalons la nouvelle coiffure de dentelle indispensable avec le domino. On se sert d'une mantille de dentelle noire ou blanche, suivant la couleur du costume. On la coquille sur une carcasse de tulle qui forme fan-

Complétons par quelques indications prises sur le vif, pour ainsi dire, les observations que nous avons émises dans notre premier article au sujet des chapeaux.

On affectionne particulièrement, aujourd'hui, la capote à deux passes, parce qu'elle permet de multiplier les bordures de perles, de galons, de petites mouches, enfin de tout ce qui présente un certain éclat. C'est un moyen de se servir de la note clinquant avec mesure, car un « bordé » n'est jamais qu'une ligne simple. Nous avons, du reste, pris note de plusieurs modèles qui édifieront absolument nos lectrices sur ce genre tout parisien. En voici la description :

Capote de velours vert myrte, à double passe; les bords garnis de perles iris (arc-en-ciel) et tout le fond parsemé de bouclettes



2. NŒUD DE COIFFURE.

chon sur la tête. Un nœud de satin noir orne le sommet. La dentelle, qui descend alors tout naturellement, est relevée et pouffée

Le Portugal, celui de Sainte-Isabelle, fondé en 1801 par don Juan, prince régent. — L'empereur Maximilien avait aussi

derrière par des mouës de satin. Les pointes, ramenées devant, sont réunies sous des nœuds pareils.

Cette coiffure est tout à fait gracieuse; mais, lorsqu'on veut garder un strict incognito dans un bal masqué, nous ne connaissons rien de mieux que des draperies mauresques en gaze ou en dentelle.

M. D'A.

LES ORDRES FÉMININS

On sait que la reine d'Angleterre vient de créer un nouvel Ordre de chevalerie exclusivement féminin : c'est l'Ordre impérial de la Couronne de l'Inde, déjà conféré à dix-huit dames.

La Couronne de l'Inde porte à treize le nombre des Ordres féminins qui existent actuellement dans les divers États de l'Europe.



4. TOQUE DE VELOURS BLEU.



6. CHAPEAU DE CASTOR BLANC.

Le plus ancien de tous est celui de la Croix étoilée, fondé en 1668 par l'impératrice Éléonore, veuve de Ferdinand II d'Autriche. institué au Mexique à l'instigation de l'impératrice Charlotte, un Ordre exclusivement féminin, celui de Saint-Charles.

En 1714, Pierre le Grand instituait, en l'honneur de l'impératrice, l'Ordre russe de Sainte-Catherine.

Le roi de Bavière n'a pas à sa disposition moins de quatre Ordres pour les dames : Sainte-Elisabeth, créé par l'Électrice Elisabeth en 1766; Sainte-Thérèse, dû à la reine de Bavière en 1827; Sainte-Anne, divisé en deux classes : Sainte-Anne du couvent des Dames de Munich et Sainte-Anne des Dames de Würzbourg.

En Allemagne, on trouve l'Ordre de Louise de Prusse, créé par le père de l'empereur actuel, en l'honneur de la reine Louise, sa femme, morte en 1810.

Le Wurtemberg possède l'Ordre de Sainte-Olga, créé par le roi Charles en l'honneur de la reine Olga, fille aînée du czar. Le Mecklembourg a l'Ordre de la Couronne des Wen-



5. POUFF DE CRÈPE ET DENTELLE.



7. COIFFURE DE DAME AGÉE.

dos, fondé en 1864; la Saxe, l'Ordre de Sidonie, créé par le roi actuel en mars 1871.

L'Espagne possède l'Ordre de Marie-Louise, fondé par la femme de Charles IV en 1792.

Quant à la France, elle n'a jamais songé à créer, à l'usage des dames, aucune distinction particulière comme il en existe dans les pays que nous venons de citer.

Ch. D.

PLANCHE G. N° 854. — DESCRIPTION, PAGE 38.



TOILETTES D'ENFANTS

Modèles des Magasins de la Paix (rue du Quatre-Septembre, 23). — Patrons épinglés : 3 francs.



1885

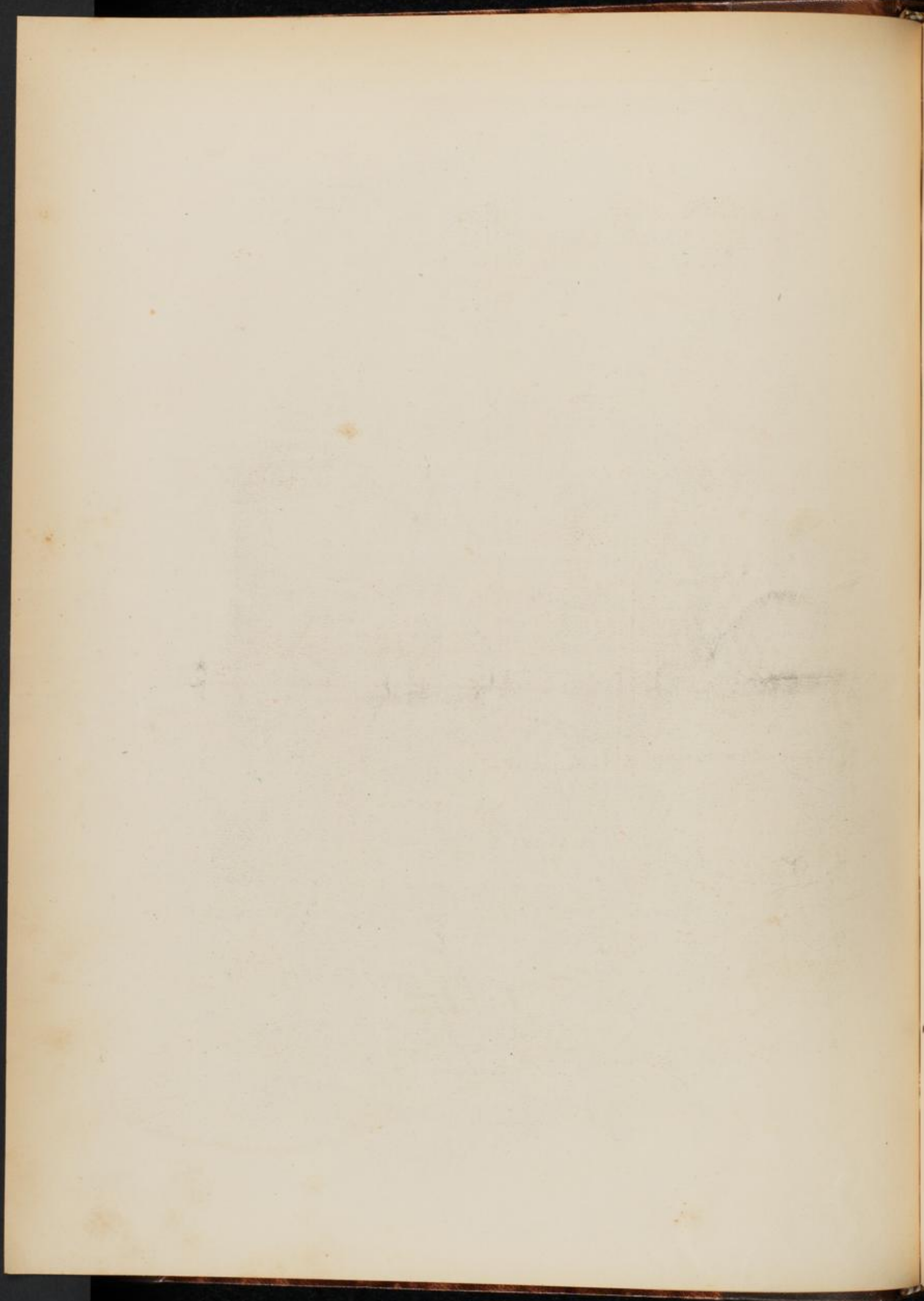
J. Gailhard
 At. Gombaud & Pils. 41^{re} Rue

Justy Davu
 Louviers sup. r. 56 Cherche-Midi 79

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3
 Abonnements d'Enfants de M^{lle} Dolphine BARRON, s. de Richelieu, 112.

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3





L. N. 155

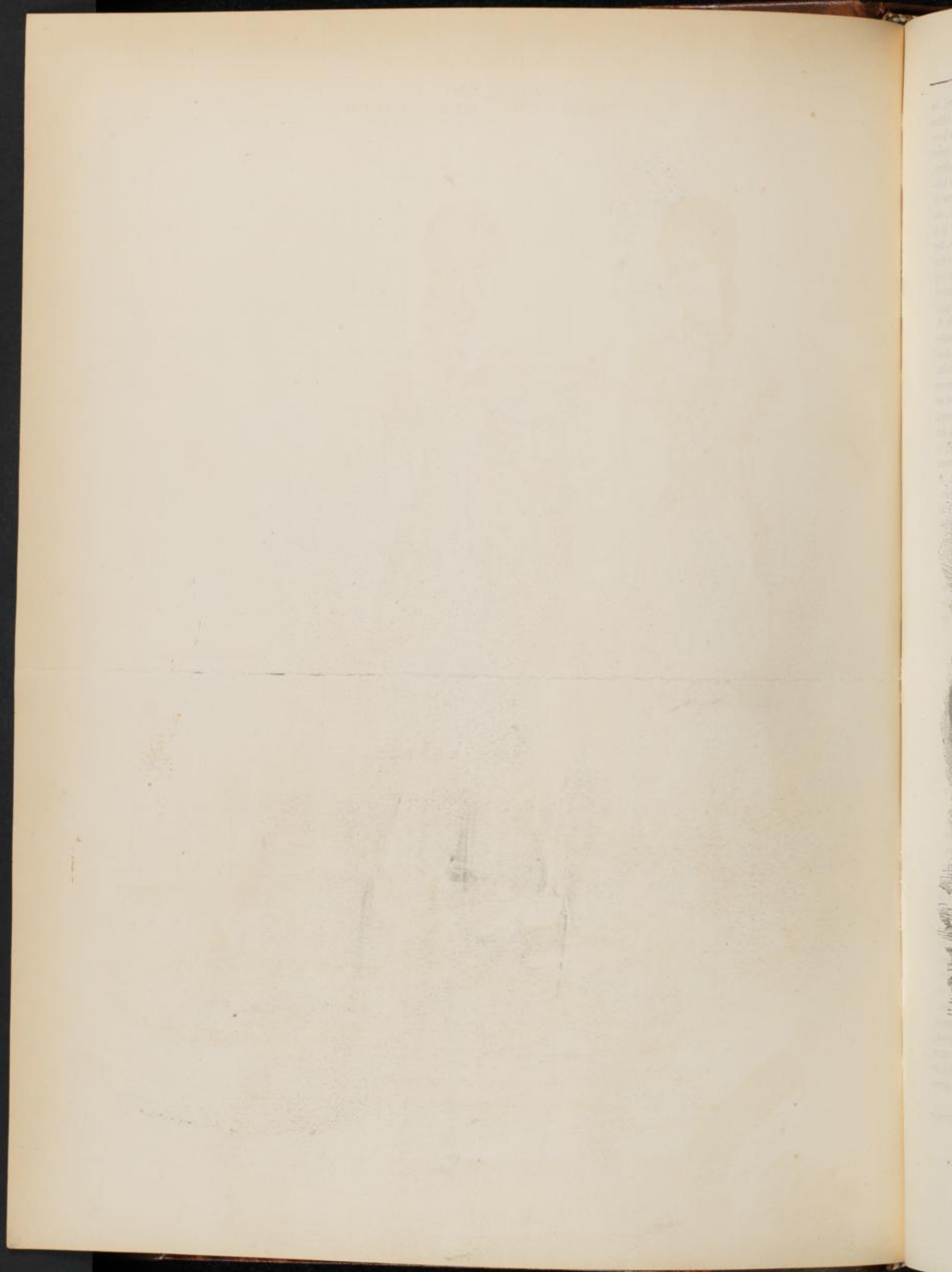


PLANCHE G N° 858. — DESCRIPTION, PAGE 38.



TOILETTES DE BAL

Modèles de M^{me} Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Patrons épinglés : 6 francs.

LE TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR

(NOUVELLE. — FIN.)

Le vieux cordier ne bougeait pas plus qu'une statue et avait dans son attitude quelque chose de fier qui m'étonna. On l'aurait pris pour un vieux chevalier. Moi, je soufflais, j'étais surpris; pourtant, bientôt je revins à moi et lui dis :

— Bonsoir, monsieur Zulpick; comment ça va-t-il ce soir? Il fait un peu frais.

En même temps, la vieille cathédrale Saint-Etienne sonnait minuit, et chaque coup de son timbre, grave et solennel, retentissait dans le bastion. Au dernier coup, Zulpick, qui ne riait pas, me dit :

— Que viens-tu faire ici?

— Hé! lui répondis-je embarrassé, je viens faire ce que vous faites.

Alors lui, d'un ton grave, s'écria :

— Quel est ton droit de prétendre au trésor de Gontran l'Avare? Parle.

— Ah! ah! fis-je, il paraît que vous savez?...

Mon cœur battait avec force.

— Oui, je l'ai deviné... Je l'attendais!

— Vous m'attendiez?

Mais, sans me répondre, il reprit :

— De quel droit prétends-tu quelque chose ici?

— Et vous donc, père Zulpick? S'il y a un trésor, pourquoi serait-il à vous plutôt qu'à moi?

— Moi, c'est différent, bien différent, dit-il, voilà cinquante ans que je cherche mon bien.

Et se posant la main sur la poitrine d'un air convaincu :

— Ce trésor est à moi... Je l'ai acquis au prix du sang... et voilà huit siècles que j'en suis privé.

Je crus alors qu'il était fou; mais lui, devinant ma pensée, dit :

— Je ne suis pas fou!... Montre-moi mon bien, puisque la pensée d'en haut t'éclaire, et je t'en ferai bonne part.

Nous étions au pied de la tour de Rodolphe, et le vieux cordier avait essayé d'en détacher une pierre. D'autres blocs, en grand nombre, étaient déjà entassés près de là.

— Il ne sait pas la place, me dis-je; le trésor n'est pas ici, j'en suis sûr. Il doit être dans la tour de Gontran l'Avare.

Et sans répondre à sa question, je lui dis :

— Bon courage, père Zulpick, nous recauserons de cela plus tard.

Et je repris le sentier qui monte à la terrasse. Tout en courant, je me pris à songer qu'on ne pouvait entrer dans la tour de Gontran que par la cave qu'habitait Zulpick, et, me retournant, je lui criai :

— Nous recauserons de cela demain.

— C'est bon, fit-il d'une voix forte.

Il me suivait à longue distance, la tête inclinée d'un air abattu.

Quelques instants après, j'étais dans ma chambre, et je me couchai avec un sentiment d'espoir et de courage que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps.

Cette nuit-là, mon rêve, qui pâissait de jour en jour, reparut avec une grandeur imposante; ce n'était plus seulement le chevalier étendu sur la croix de bronze que je vis, c'était toute une histoire étrange et colossale qui se déroulait lentement sous mes yeux : L'antique cathédrale de Saint-Etienne sonnait; ses lourdes pierres rouges, ses arceaux, ses voûtes et ses flèches en tremblaient jusque sur leurs fondements de granit. Une foule immense, toute vêtue de drap d'or et de pierreries, des prêtres et des seigneurs se pressaient sur la plate-forme de Vieux-Brisach, mais

non pas le Brisach d'aujourd'hui, avec ses décombres, ses ruines et ses chaumières : le Brisach couvert de hauts édifices entassés jusqu'aux nues. Entre chaque embrasure de ses larges créneaux se tenait debout un homme d'armes, les yeux tournés vers la plaine bleuâtre, et tout le long de la rampe descendaient, jusqu'au bord du Rhin, une file de piques luisantes, de halberdiers, de pertuisanes, renvoyant au ciel leurs éclairs comme des miroirs. Et les chevaux piétinaient dans la rampe profonde, sous les portes sombres. Des rumeurs immenses s'élevaient de la plaine. Tout à coup, transporté sur une tour, je vis au loin, bien loin, s'avancer sur le fleuve un long bateau tout couvert d'une voile noire, avec une grande croix blanche au milieu. Chaque coup de glas funèbre retentissait d'une tour à l'autre et se prolongeait en échos jusqu'au fond des remparts. Je compris qu'un grand personnage, un prince, un empereur venait de mourir, et, comme tout le monde s'agenouillait, je voulus m'agenouiller aussi, mais subitement tout disparut. — Je m'étais sans doute retourné dans mon lit. Un silence de mort succédait au tumulte.

Alors, je me revis dans mon caveau, regardant par une meurtrière; en face, étaient le pont-levis, la tour de Rodolphe, et sur le pont une sentinelle, et je me dis : « Tu ne l'es pas trompé, Nicklausse, voici bien la tour de Gontran l'Avare, et le vieux duc est là. » Et me retournant, je vis le cercueil et le vieux duc; ce n'était pas un squelette, c'était un mort revêtu d'un manteau bleu semé d'étoiles et d'aigles à deux têtes brodées en argent. Je m'approchai... je regardai les ornements avec extase : le manteau, l'épée, la couronne et la grande coupe scintillaient à la lumière d'une étoile qui clignotait dans l'embrasure de la meurtrière. Comme je rêvais au bonheur de posséder ces richesses, le vieux duc ouvrit les yeux lentement et me regarda d'un air grave.

— C'est vous, Nicklausse? me dit-il sans qu'un muscle de sa longue figure tressaillit. Il y a bien longtemps qu'on m'oublie dans ce caveau; soyez le bienvenu, asseyez-vous là sur le bord de mon cercueil, il est lourd et ne tombera pas.

Il me tendait la main, je ne pus refuser de la prendre.

— Dieu du ciel, que la main des morts est froide! me dis-je en frissonnant.

Et dans le même instant, je m'éveillai : je tenais mon chandelier sur la table de nuit, et c'est le froid de ce chandelier qui m'avait éveillé. Les petites vitres de ma fenêtre étaient blanches de givre.

Tout le reste de la nuit, je ne fis que repasser mon rêve; il ne m'en restait que les principales circonstances, mais bientôt je devais le retrouver tout entier, à mesure que les objets réels m'en rappelleraient les moindres détails.

Il me fallut patienter encore tout ce jour-là jusqu'au soir. En me rendant à la jetée, à six heures, avec ma charrette, j'avertis le vieux Zulpick que je serais de retour vers huit ou neuf heures, et qu'alors nous pourrions causer. Il me répondit par une inclination de tête, en m'indiquant l'entrée de sa cave.

A neuf heures, le bateau passa; vers dix heures j'étais de retour. Après avoir mis ma charrette sous le hangar, je me rendis à la tour de Gontran. Zulpick m'attendait; nous descendîmes en silence, et dès ce moment je fus convaincu que l'instant de notre grande découverte était proche, car, tout en descendant l'escalier, il me souvint de l'avoir déjà parcouru dans mon rêve, mais je n'en dis rien. Arrivé au fond de la cave, tous mes doutes, s'il m'en était encore resté, auraient cessé : je connaissais ce local, cette voûte basse, ces vieux murs, cette table de sapin appuyée contre la meurtrière, ces quatre vitres rondes, fêlées, ce grabat, ces paquets de cordes roulés dans un coin, tout, j'avais tout vu chez le père Zulpick, comme un familier de son trou, et déjà, de l'œil, je marquais la dalle qu'il faudrait soulever, si nous parvenions à nous entendre.

Une lampe de fer-blanc brillait sur la table; le vieux cordier

s'assit sans façon sur l'unique chaise mal rempaillée du taudis, et m'indiqua du doigt un coffre où je pris place. Zulpick, avec son crâne chauve, les deux mèches de cheveux qui lui restaient autour des oreilles, son nez camard, ses yeux luisants et son menton en pointe, avait l'air inquiet, préoccupé; il m'observait d'un œil sombre, et le premier mot qu'il me dit fut :

— Le trésor est à moi; je n'aime pas qu'on me vole; il est à moi, je l'ai gagné! Je ne suis pas de ceux qui se laissent dépouiller, entends-tu?

— Alors bon, répondis-je en me levant, puisqu'il est à vous, gardez-le.

Et je fis un pas pour me retirer.

Lui, se levant et m'arrêtant par le bras d'un geste brusque, en grinçant des dents, me dit :

— Ecoute, combien veux-tu?

— Je veux la moitié.

— La moitié! fit-il, c'est abominable! c'est un vol!

— Eh bien! gardez tout.

Et je gravis la première marche.

Alors, m'arrachant presque le pan de ma souquenille, il hurla :

— Tu ne sais rien... rien! Tu veux m'éprouver, m'épouvanter. Je trouverai bien tout seul.

— Pourquoi donc me retenez-vous?

— Allons, assieds-toi, fit-il en ricanant d'un air bizarre. Voyons, puisque tu sais, qu'est-ce qu'il y a dans le trésor?

Je revins m'asseoir.

— Il y a d'abord la couronne à six branches, en or, quatre gros diamants à chaque branche, la croix au-dessus.

— Oui... il y a cela.

— Et puis il y a l'épée, la grande épée à poignée d'or.

— C'est vrai!

— Et la coupe en or, avec des perles blanches, rouges et jaunes.

— Oui... oui... il y a tout cela! Je me rappelle : ma coupe, mon épée, ma couronne. On me les a laissées, je l'ai voulu ainsi; mais je veux les avoir.

— Ah! si vous voulez tout garder, m'écriai-je, furieux d'un pareil égoïsme, si vous voulez tout garder... ma foi, je m'en vais. Et je partis indigné.

Mais lui, me sautant encore une fois au bras, s'écria :

— Nous pourrions nous entendre (pour le reste. Il y a de l'or, n'est-ce pas?

— Oui, le cercueil est plein de pièces d'or.

A ces mots, il devint tout vert et dit :

— Je garde l'or! tu auras l'argent.

— Mais il n'y a pas d'argent, m'écriai-je; et d'ailleurs, s'il y en avait, je n'en voudrais pas, entendez-vous!

Le vieux fou, d'un ton féroce, se mit alors à vouloir me supplier, à vouloir m'attendrir. Mais il m'était facile de voir qu'il aurait essayé de m'étrangler s'il s'était senti le plus fort et s'il n'avait pas eu besoin de moi.

— Voyons, disait-il, écoute-moi, Nicklausse, tu es un brave garçon, tu ne veux pas me voler. Je te dis que ce trésor m'appartient; depuis cinquante ans je le cherche. Je me rappelle l'avoir gagné il y a longtemps... bien longtemps! Seulement, je ne peux pas en jouir par la vue, mais c'est égal, puisqu'il est à moi!

— Eh bien! puisqu'il est à vous, laissez-moi tranquille.

— Tu vas le déterrer! hurla-t-il en sautant sur une hachette.

Heureusement, j'avais sous la main ma grosse trique à pointe de fer, ayant prévu que la chose pourrait tourner mal. Je me mis en garde en lui disant froidement :

— Père Zulpick, je suis venu chez vous comme ami; vous voulez m'assassiner. Mais, prenez-garde, au moindre mouvement, je vous casse la tête.

Il comprit cela, et, après m'avoir observé une seconde pour épier mes mouvements et juger s'il serait le plus fort, il déposa sa hachette, et me dit d'une voix basse :

— Tu veux la moitié?

— Oui.

— Quelle moitié? L'or, l'épée, la couronne? Quoi... quoi? parle donc!

— On fera deux parts; on tirera au sort. Il faut que les parts soient égales.

Il réfléchit un instant, et dit :

— J'accepte! Il faut que j'accepte... mais tu me voles; je laisse cela sur ton âme. Que le diable t'étrangle! Il faut que j'accepte.

— Est-ce entendu?

— Quand je te dis que j'accepte...

— Oui, mais vous allez jurer sur cette croix.

Alors je sortis ma petite croix de bronze. En la voyant, ses yeux parurent se troubler.

— D'où tiens-tu cela?

— Que vous importe. Jurez.

— Eh bien! je jure... de te laisser la moitié.

— Partage égal, au sort.

— Oui.

— A la bonne heure, dis-je en remettant la croix à mon cou; maintenant nous pouvons nous entendre. Et d'abord, père Zulpick, le trésor est ici.

— Ici? Où cela? fit-il en bégayant.

— Il faut lever cette dalle, et puis piocher au-dessous. Nous arriverons sur un escalier et nous descendrons cinquante marches. Au bout se trouve un caveau, et dans le caveau le trésor.

En m'écoutant, ses yeux s'écarquillaient.

— Comment sais-tu cela, toi? fit-il.

— Je le sais.

— Tu en es sûr?

— J'en suis sûr. Vous allez voir.

Et j'allais prendre ma pioche au fond de la cave. Alors il bondit en s'écriant :

— C'est moi qui veux lever la dalle; c'est moi qui veux ôter la terre!

— Levez la dalle, père Zulpick, piochez; mais souvenez-vous de votre serment sur la croix. On peut être damné une fois : deux fois, ce serait trop.

Il ne dit rien, prit la pioche et leva la dalle.

Je me tenais debout, près de lui, avec mon gros bâton ferré; me défiant de sa folie. Plusieurs fois, je remarquai qu'il me lança un coup d'œil rapide pour s'assurer que j'étais en garde. La dalle levée, il se mit à piocher avec la rapidité du chien qui gratte la terre. La sueur lui coulait des reins. Une fois il s'arrêta en me disant :

— Cette cave est à moi; je ne veux pas aller plus loin. Il faut que tu sortes.

— Souvenez-vous de votre serment sur la croix, lui dis-je froidement.

Il reprit son travail en répétant à chaque coup de pioche :

— Tu me voles... tu me voles... tu es un voleur... tout est à moi... jusqu'à ce qu'il atteignit la petite voûte de l'escalier.

Lorsqu'il en découvrit la première pierre, tout à coup il devint pâle comme un linge, et s'assit sur le tas de terre. Et comme je voulais prendre la pioche à mon tour, il se jeta dessus en bégayant :

— Laisse cela! c'est moi... moi qui veux tout faire... qui veux descendre le premier.

— Très-bien, allez!

Zulpick poursuivit sa besogne avec un acharnement qui ne lui permettait pas de respirer. La rage éclatait dans tous ses traits. Cependant l'ouvrage avançait; chaque coup de pioche rendait maintenant un son creux, et subitement une pierre tomba, puis

toute la voûte s'affaissa dans l'ouverture avec un bruit sourd. Le vieux cordier faillit être entraîné par les décombres. Je le retins très-heureusement; mais bien loin de me remercier, à peine vit-il l'escalier, que dans son exaspération épouvantable il hurla :

— Tout est à moi!

— Et à moi, lui dis-je d'un ton sec.

J'avais pris la lampe, il voulut l'avoir.

— Bon, j'aime mieux ça. Marchez en avant, père Zulpick.

Nous descendîmes.

La lumière tremblotante éclairait ces voûtes vieilles de dix siècles; le bruit furtif de nos pas sur les marches sonores avait des effets étranges. Mon cœur battait d'une force à rompre ma poitrine. Je voyais devant moi le crâne chauve du vieux cordier, sa nuque gris bleu, son dos voûté. Peut-être à ma place aurait-il eu quelque tentation funeste; mais, grâce au ciel, jamais la pensée du mal n'est entrée dans mon âme, monsieur Furbach; il faut que je vous dise cela, car la mort nous suivait; elle guettait l'un de nous dans l'ombre. Heureux ceux qui n'ont rien à se reprocher, et qui laissent au Seigneur le soin de retirer ses créatures de ce bas monde. Il n'a pas besoin de nous pour cette terrible besogne.

Arrivé au bas de l'escalier, Zulpick, ne voyant rien dans le caveau, me regarda d'un œil hagard; il voulut parler, aucun son ne parvint à ses lèvres. Alors je lui montrai l'anneau scellé dans la dalle du milieu; il comprit aussitôt, et, posant la lampe à terre, il saisit l'anneau à deux mains avec un rugissement sauvage. La sueur coulait lentement de nos tempes, cependant je restai maître de moi.

Voyant l'inutilité des efforts du vieillard :

— Laissez-moi faire, Zulpick, lui dis-je, vous n'êtes pas de force.

Il essaya de répondre; en ce moment, je remarquai qu'il avait les lèvres bleues.

— Asseyez-vous, reprenez haleine, je ne vous volerai pas votre part, soyez tranquille.

Mais il ne voulut pas s'asseoir et s'accroupit près de la dalle. Et tandis que je la levais, en introduisant mon pic dans les interstices de la pierre, il s'efforçait de la retenir avec ses ongles.

— Prenez donc garde, m'écriai-je, vous allez vous faire écraser les mains!

Peine perdue; il n'entendait pas; la fureur de l'or le possédait, et dans le moment même où, la dalle se levant, il me fallait employer toutes mes forces pour la retenir, il se glissait déjà dessous, et je l'entendais pousser des cris inhumains entrecoupés de hoquets bizarres.

La dalle levée, je restai quelques secondes comme ébloui: le scintillement de pierreries, aux reflets de la lampe, me donnait le vertige. Dans ce moment, rapide comme un éclair, tous mes souvenirs effacés reparurent. Je me souvins même de ce que vous m'aviez dit à M.... : « Comment pouviez-vous voir l'or, le cercueil et le chevalier, Nicklausse, puisque vous n'aviez pas de lumière? Reconnaissez que votre rêve n'a pas le sens commun. » Et pour répondre à cette objection, mes yeux cherchaient une lumière quelconque. C'est alors que je vis une ouverture dans la muraille. A l'extérieur, cela ressemblait à un de ces goulots massifs, comme il s'en trouve dans tous les remparts, pour laisser transpirer l'humidité de la terre. La lune pâle regardait par ce trou et confondait ses rayons bleus avec les rayons jaunes de notre lampe.

Tout cela, mon cher monsieur Furbach, est pour vous dire qu'en de pareils instants nos sens acquièrent une acuité surprenante; rien ne leur échappe, pas même les circonstances indifférentes.

Zulpick venait de saisir la couronne posée sur un coussin de pourpre vermoulu et la plaçait sur sa tête d'un air superbe. Il prit de même l'épée, puis la coupe et me regardant :

— Voici le duc, dit-il d'un accent solennel, le vieux duc Goutran l'Avare!

Et comme je soulevais un coin de la tenture, roide comme du carton, et que sous les oripeaux nous apparaissait l'or, le vieux fou, levant son épée, voulut m'en asséner un coup sur la tête, mais un gargouillement indéfinissable s'échappa de sa poitrine, et il s'affaissa en exhalant un long soupir.

Saisi d'horreur, j'approchai la lampe et vis qu'il avait la tempe gauche d'un noir bleuâtre, que ses yeux se retournaient dans leurs orbites et qu'une écume rosée couvrait ses lèvres.

— Père Zulpick, m'écriai-je.

Il ne répondit pas.

Aussitôt je compris qu'il venait d'être frappé d'apoplexie foudroyante. Était-ce la vue de l'or? Était-ce pour avoir violé son serment, en me refusant ma part du butin? Était-ce parce que son heure était venue comme viendra la nôtre? Que sais-je? je ne m'en inquiète pas; la peur d'être surpris en de telles circonstances auprès de ce cadavre me glaçait le sang. On n'aurait pas manqué de m'accuser d'avoir assassiné Zulpick, ce pauvre vieillard sans force, pour m'emparer de son bien. Que faire? me sauver et le laisser là... Ce fut ma première idée; mais, tout en gravissant l'escalier, le désespoir de perdre les richesses que j'avais tant convoitées me fit redescendre. J'arrachai des mains de Zulpick la coupe et l'épée, que ses doigts roidis tenaient comme des serres, et je les replaçai sur le cercueil ainsi que la couronne. Puis, chargeant le corps sur mon épaule, et prenant la lampe à terre, je remontai jusqu'au caveau supérieur. Là, j'étendis le vieux cordier sur son grabat, et, repoussant la terre dans l'escalier, je remis la dalle à sa place. Cela fait, j'entr'ouvris doucement la porte de la cave, regardant tout inquiet sur la place déserte. Tout dormait aux environs. Il n'était pas deux heures du matin, la lune mélancolique étendait les grandes ombres noires de Saint-Étienne sur la neige durcie. Je m'échappai vers le Schlossgarten et me glissai dans ma chambre par l'entrée du parc.

Le lendemain, tout Brisach apprit que Zulpick était mort d'un coup de sang. Son enterrement eut lieu le jour suivant; les vieilles commères du village, les marinières, les floteurs, le conduisirent en procession au cimetière.

Moi, je continuai, durant trois semaines, à trainer ma charrette. A cette époque, eut lieu la vente aux enchères publiques de la cave, du grabat, de la chaise et du vieux bahut de Zulpick; et, comme il me restait les deux cents florins que j'avais gagnés à votre service, je me rendis acquéreur du tout pour la somme de trois *goulden*, ce qui ne laissa pas d'émerveiller le voisinage et maître Durlach lui-même. Comment un simple domestique pouvait-il posséder trois *goulden*? Je fis voir à M. Durlach la note que vous m'aviez remise, et il n'y eut plus d'objection à ce sujet. Bientôt même le bruit courut au pays que j'étais un richard qui traînait des charrettes pour accomplir un vœu de contrition. D'autres prétendaient que je m'étais déguisé en domestique pour racheter à bas prix les décombres de Vieux-Brisach, et les revendre ensuite en bloc à l'empereur d'Autriche, lequel se proposait de reconstruire les châteaux des Hapsbourg de fond en comble à l'instar du *xii^e* siècle, d'y remettre de vieux reîtres, des chapelains et des évêques. Quelques-uns, plus judicieux, inclinaient à croire que je voulais fonder tout bonnement, à Brisach, une fabrique de chapeaux de paille comme il s'en trouve en Alsace.

M^{lle} Fridoline n'était plus la même avec moi depuis mon acquisition; elle ne savait trop que penser de tous les bruits qui circulaient sur mon compte, et se montrait plus timide, plus réservée qu'autrefois. Je la voyais rougir à mon approche, et lorsque j'annonçai l'intention de retourner dans mon pays, elle devint fort triste. Il me parut même le lendemain qu'elle avait pleuré, circonstance qui me fit grand plaisir, car j'avais résolu d'accomplir

mon rêve dans toutes ses parties, et ce qui n'en restait n'était pas le moins agréable.

Que vous dirai-je encore, mon cher monsieur Furbach? La suite de mon histoire est facile à comprendre. Lorsque, enfermé la nuit dans ma cave, la porte bien close, je redescendis dans le caveau, et que je me vis cette fois bien en possession du trésor; lorsque je calculai ces immenses richesses, et que je me dis qu'à l'avenir le besoin ne saurait m'atteindre, comment vous exprimer le sentiment de reconnaissance qui s'empara de tout mon être? Comment traduire en paroles les actions de grâces qui s'élevèrent du fond de mon âme?

Et plus tard, quand j'eus opéré à F.... l'échange de quelques centaines de mes pièces d'or chez le banquier Kummer, émerveillé de l'antiquité de cette monnaie remontant aux croisades, et que je revins à Vieux-Brisach en grand seigneur, sur le dampschiff *Hermann*, que j'avais attendu tant de fois les pieds dans la neige, comment vous peindre l'étonnement, le ravissement de Fridoline, toute rouge, tout émue, en me voyant prendre place à la table des voyageurs; les félicitations affectueuses du père Durlach et la confusion de Katel, qui s'était permis de me tutoyer et de me traiter même quelquefois de fainéant, lorsque je lui paraissais trop mélancolique, et que je soupirais au coin de l'âtre! Pauvre Katel, elle le faisait dans les meilleures intentions du monde, elle me rudoyait un peu pour relever mon courage; mais alors, qu'elle parut confuse, interdite et stupéfaite, d'avoir maltraité ce grand personnage qu'elle voyait là, gravement installé devant la table, dans son *witchoura* vert-dragon, doublé de zibeline!

Ah! monsieur Furbach, qu'il y a de singuliers contrastes dans le monde, et que le vieux proverbe : « l'habit ne fait pas le moine », a tort! On a beau déprécier l'argent, comme il vous pose un homme! Je me rappellerai toujours qu'au moment où j'ouvris ma malle, et qu'en ayant tiré ma cassette je l'ouvris sur la table, le bon vieux Durlach, très-prudent de sa nature, et qui jusqu'alors avait un peu douté de la solidité de mon opulence, voyant tout à coup l'or briller, tira très-humblement son bonnet de soie noire et dit d'un air fâché à Fridoline :

— Allons donc, Fridoline, avance le fauteuil pour M. Nicklausse; tu ne penses jamais à rien!

Et quand je dis au bonhomme que le plus cher de mes vœux était d'obtenir sa petite fille en mariage, lui qui, quelques semaines avant, se serait indigné d'une proposition pareille et m'aurait bien vite montré la porte, il en parut tout attendri :

— Comment donc, mon cher monsieur Nicklausse, mais certainement, c'est un grand honneur pour nous!

Il y mit pourtant une condition, c'est que je resterais au Schlossgarten, — « ne voulant pas, dit-il, qu'un établissement fondé par son aïeul tombât entre des mains étrangères. »

Fridoline, assise dans un coin, pleurait tout bas. Et quand, m'agenouillant devant elle, je lui demandai :

— Fridoline, m'aimez-vous? Fridoline, voulez-vous être ma femme?

C'est à peine si la pauvre enfant put me répondre :

— Vous savez bien, Nicklausse, que je vous aime!

Ah! monsieur Furbach, de pareils souvenirs nous forcent à bénir cet or si méprisable, car lui seul rend possibles de tels bonheurs!

Nicklausse se tut et resta longtemps rêveur, le coude sur la table, le front dans sa main. Il semblait voir défiler dans son esprit tous les bons et les mauvais jours écoulés; une larme tremblait dans ses yeux. Le vieux libraire, la tête inclinée, se perdait lui-même dans des rêveries qui ne lui étaient point habituelles.

— Mon cher ami, dit-il tout à coup en se levant, votre histoire est merveilleuse; mais j'ai beau réfléchir, je n'y comprends rien. Serait-ce un effet magnétique, et la petite croix que vous m'avez

fait voir à M.... aurait-elle appartenu à Gontran l'Avare? Qui sait? Dans tous les cas, je suis sûr que je vais faire des rêves épouvantables.

Nicklausse ne répondit pas; il s'était levé et reconduisit son ancien maître en silence.

La lune bleuissait les hautes fenêtres de la salle, il était près d'une heure du matin.

Le lendemain, M. Furbach, embarqué sur le dampschiff, avait repris la route de Bâle. Il levait la main en signe d'adieu, et Nicklausse lui répondait en agitant son feutre.

ERCKMANN-CHATRIAN.

FINS DE LETTRES

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement. »

Ainsi parle Petit-Jean dans les *Plaideurs*. Petit-Jean doit répéter la même phrase quand il prend la plume pour écrire une lettre : « Mes chers parents, cher monsieur, chère madame, monsieur, madame... »

Cela vient tout seul. Rien n'est plus simple à graduer selon le degré d'intimité, d'amitié ou d'indifférence que l'on porte au destinataire de l'épître. Il n'y a pas un très-grand choix de nuance, excepté dans les billets doux : mais alors le cœur sait trouver les mots qui conviennent.

Rien n'est, au contraire, plus difficile que de bien finir une lettre banale, que de trouver la formule de salutation juste, bien appropriée à la qualité des personnes. C'est là que le tact se révèle et aussi la bonne éducation. Il faut peser les mots avec la balance de précision. Tel adjectif suffit à transformer une affirmation de respect en une piteuse déclaration de servilité. Tel autre, en ne donnant pas la mesure juste, constitue presque une injure, et en tout cas une maladresse.

Ces nuances, ces subtilités, ces délicatesses sont d'invention récente. Les Romains, mieux avisés que nous, se contentaient d'une formule générale : *Vale*, porte-toi bien. Quelquefois ils ajoutaient : *et me ama*, et aime-moi. Il est vrai que les Romains n'étaient pas très-raffinés. Leur langue, si belle et si riche cependant, le prouve. Ils n'employaient pour se parler que la seconde personne du singulier. Ils se tutoyaient tous. Depuis, nous avons établi des distinctions : nous tutoyons nos amis, nous vouvoyons les autres, et nous employons même la troisième personne quand il s'agit de donner à notre langage un caractère plus respectueux.

Je regrette pour ma part les vieilles fins de lettres comme celles dont se servaient les rois de France. Louis XIII, écrivant à Richelieu le 7 juin 1632, lui disait : « Assez-vous de mon affection, qui sera toujours telle que vous la pouvez désirer. Je finirois celle-cy en priant le Bon Dieu de tout mon cœur qu'il vous tienne en sa sainte garde. »

Que Dieu vous garde! Portez-vous bien! Voilà des fins de lettres démodées, mais charmantes. Un billet qui se termine par un bon souhait, par une preuve d'affection, par une prière, n'a-t-il pas plus de charme que lorsqu'il finit par une phrase ambiguë, dans laquelle le correspondant s'efforce de faire ressortir l'écart existant entre sa situation sociale et celle de la personne à laquelle il s'adresse? En adoptant ce système, nous nous sommes jetés dans une alternative désastreuse! Ou nous sommes grossiers en écrivant à des inférieurs, car nous leur faisons parfaitement sentir notre supériorité par des *Recevez tout secs*, — ou nous sommes plats en employant le *Veillez agréer*, le *Très-humble serviteur*, et autres formules de même farine.

Parmi les inconvenances qui s'enveloppent dans les fins de lettres, il en est une très-commune, très-fréquente. Un monsieur vous demande un service, et il termine ainsi son épître :

« Dans l'espoir que ma demande sera accueillie favorablement, je vous prie d'agréer, monsieur, l'assurance de mon respectueux dévouement. »

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Si je ne vous donne pas ce que vous demandez, vous ne serez donc pas dévoué, vous ne me respecterez donc pas ? Je n'ai que faire d'un respect conditionnel.

Une autre formule à éviter, c'est celle qui consiste à enchaîner maladroitement la salutation finale au reste de la lettre par le fameux raccord : avec lequel j'ai l'honneur d'être.

J'ai vu une lettre d'un marchand de bestiaux ainsi conçue :

« Je vous enverrai dix vaches, avec lesquelles j'ai l'honneur de vous saluer. »

Voilà un hommage rare : le salut de dix vaches et d'un bœuf !

Enfin, il est une formule plus déplorable encore, plus inconvenante, plus impertinente, et qu'il ne faut pas employer, même quand on écrit sous le coup d'une grande colère ; c'est celle-ci :

« J'ai l'honneur... de ne pas vous saluer. »

Mais je m'aperçois que j'ai tant cité de formules mauvaises que je n'ai plus de place pour citer les bonnes. Ce sera donc pour une autre fois.

G. B.-F.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Les trois théâtres classiques ont célébré le même soir l'anniversaire de la naissance de Molière. La reprise solennelle du *Misanthrope* sur la scène de la rue Richelieu se présentait, cette fois, avec l'attrait du début d'un éminent artiste dans un emploi nouveau pour son talent. M. Delaunay a montré dans cette circonstance, sous les traits d'Alceste, ce que peuvent l'expérience, le goût et la volonté.

A L'ODÉON, une petite comédie inédite de M. Aristide Roger, le *Médecin de Molière*, a fort honorablement réussi. Messieurs les docteurs y sont assez malmenés : il est vrai que l'auteur est un médecin... On n'est jamais trahi que par les siens !

SALLE VENTADOUR. — De retour à Paris, M. Salvini s'est montré à nous dans un drame contemporain, très-simple, profondément humain, et il y a obtenu un triomphe fait de larmes vraies et de réelles terreurs.

La *Morte civile*, de Giacometti, est une pièce qui peut se résumer en quelques mots. Un homme a tué par jalousie, et quatorze ans de bagnes ont payé son crime. Quand il est rendu à la liberté, sa fille a été élevée par un médecin bienfaisant, qu'elle appelle son père ; sa femme est aimée de ce médecin et n'attend pour l'épouser que la mort de son indigne époux. Se faire reconnaître, c'est briser à jamais le bonheur de ces deux êtres. Après bien des révoltes, le malheureux se tait et meurt.

Dans ce rôle douloureux et puissant, M. Salvini a été, on peut le dire, tout à fait sublime.

OPÉRA-COMIQUE. — M. Carvalho continue de rendre à cette aimable scène, trop longtemps découronnée, les perles de son diadème. Après le *Pré-aux-Clercs*, le *Déserteur*, l'*Eclair*, les *Diamants de la Couronne*, voici les *Mousquetaires de la Reine*, avec une gracieuse débutante, M^{lle} Bilbaut-Vauchelet, qui se trouve être déjà une charmante actrice et une cantatrice distinguée.

M^{lle} Chevrier, MM. Engel, Barré et Dufriche sont juste les interprètes qu'il fallait à l'œuvre d'Halévy.

BOUFFES-PARIISIENS. — De l'association de MM. Clairville et Gasteineau, il ne pouvait sortir qu'une désopilante opérette. *Babiote* a, de plus, le mérite d'avoir fourni à M. Laurent de Billé l'occasion

d'écrire une partition aux allures gaies, faciles, et pourtant fines et distinguées.

Daubray s'en donne à cœur à joie dans cette paysannerie à cascades, et M^{lles} Paola Marié, Mary-Albert, Blanche Miroir forment, avec M^{me} Jolly, un quatuor de choix.

Robert HYENNE.

Chacun sait combien, d'ordinaire, il faut employer de tisanes, de pâtes et de sirops pour guérir un rhume, un catarrhe, une bronchite. Le nouveau traitement de ces maladies par les capsules de goudron de Guyot ne revient qu'à dix ou quinze centimes par jour. Prendre deux capsules à chaque repas, et le plus souvent le bien-être se fait sentir dès les premières doses.

Pour éviter les nombreuses imitations, exiger sur l'étiquette la signature Guyot imprimée en trois couleurs. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

REVUE DES MAGASINS

Ce qui distingue les corsets de M^{mes} DE VERTUS sœurs (rue Auber, 42), c'est d'abord leur coupe particulière, puis surtout un système de baleinage des mieux compris, avec un choix de baleines intelligent, ce qui veut dire qu'elles ne sont ni trop dures, ni trop molles, et d'une longueur suffisante. La pose des baleines est faite de façon que la compression qu'elles exercent ne blesse aucun des organes essentiels, et ce point a été fort remarqué par des médecins célèbres. C'est même en partie ce qui a valu à M^{mes} de Vertus sœurs la clientèle choisie qui fréquente leurs salons, clientèle parmi laquelle se trouvent un certain nombre de femmes et de filles de médecins. On ne saurait certainement faire de cette maison éminemment distinguée un éloge plus flatteur : lorsqu'un médecin recommande un corset, il est manifeste qu'on peut le prendre les yeux fermés.

A côté des avantages hygiéniques que présente la *Ceinture Régente* de M^{mes} de Vertus, il ne faut pas oublier que nul modèle de corset n'est plus soigné, plus confortable, plus élégant. Nous pouvons citer, à l'appui de ce que nous avançons, tel corset de satin bleu que portera une belle invitée du roi d'Espagne pendant les fêtes du mariage. Nous n'avons jamais rien vu de plus habilement établi.

Nous parlerons prochainement de nouveaux jupons de lingerie de la maison de Vertus sœurs, qui, eux non plus, ne laissent absolument rien à désirer.

M. D'A.

AVIS IMPORTANT

A NOS ABONNÉES ANCIENNES ET NOUVELLES. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire ; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.